



Le père de Vardi Kahana (à droite) et ses deux frères, tous trois arrivés en Israël entre 1933 et 1938.

## ITINÉRAIRE D'UNE FAMILLE ISRAËLIENNE

Israël fête cette semaine ses soixante ans d'existence. Une occasion de parcourir le pays à la rencontre des membres de la famille de la photographe Vardi Kahana, qui réalise depuis plus de quinze ans des portraits de ces trois générations. Pour les rencontrer, nous avons sillonné Israël, de la trépidante Tel-Aviv à la religieuse Jérusalem en passant par kibboutz et colonies. Une géographie qui dit, à elle seule, toutes les facettes de l'identité israélienne. Mais, aussi, les frontières idéologiques.



En 1992, c'est avec cette photo de sa mère Rivka et ses deux sœurs, toutes trois déportées à Auschwitz, que la photographe Vardi Kahana a débuté son projet intitulé *Une famille*. Les trois survivantes portent des matricules qui se suivent, fait unique.



Naftali et sa femme Libi, cousine de Vardi, et leurs dix enfants à Petah-Tikva en 1993.  
La cousine Neta avec son mari Elad, à Nofei Prat, en Cisjordanie.



Jonathan et Merav, neveux de la photographe, et partisans de la paix, à Herzliya.  
Le cousin Yaki, un colon pur et dur, ultra orthodoxe, à Susya, en Cisjordanie, en 2004.



Gil et Roni, les enfants de la photographe, à Ramat Hasharon en 2004.  
Le cousin Amotz, du *Jérusalem Post*, avec sa femme Nurit et leurs trois enfants, en 2007.





Ci-dessus, le cousin Yizhar avec sa femme Ella, à Ma'aleh Michmash, en Cisjordanie.  
La cousine Yael et son mari Eldar et leurs enfants, au kibboutz Cabri, près du Sud-Liban.  
Le cousin Shmulik avec sa femme Daphna à Neve Tsedek, le quartier bobo de Tel-Aviv.





Vardi Kahana (quatrième en partant de la droite), avec tous ses cousins du côté maternel.

## CARNETS DE ROUTE SIX VISAGES D'ISRAËL

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

### 1. Tel-Aviv, centre-ville

Un modeste appartement dans un immeuble à deux pas de la mer. Avec des napperons en dentelle et des biscuits à grignoter autour d'un café. C'est là que commence notre voyage, chez Rivka, 82 ans, la mère de la photographe Vardi Kahana. C'est elle le premier maillon de la chaîne. Une femme au regard toujours vif, capable de se débrouiller en sept langues, héritage d'une enfance vécue là-bas, à l'autre bout de l'Europe, dans les vestiges de l'Empire austro-hongrois. Quand la culture allemande, « *la vraie, celle de Goethe* », irriguait les esprits. Avant « *l'impensable* », quand elle s'appela Rivka Grünwald dans la bourgade de Beregas. Avant que les juifs ne soient rayés de la carte, la ville rebaptisée Beregovo se situe désormais en Ukraine.

Contrairement à ses deux sœurs, Rivka a toujours parlé sans détour de son histoire à ses enfants. « *Ce fut un choc terrible de perdre nos noms pour devenir des numéros* », dit-elle en dévoilant les chiffres tatoués sur son bras. C'était en mai 1944, après l'arrivée à Auschwitz, « *dans l'odeur atroce des corps brûlés* ». Mais Rivka raconte

aussi avec infiniment d'amour comment les trois sœurs Grünwald se sont mutuellement sauvés la vie. Rivka a eu la présence d'esprit de déclarer trois années de plus à la jeune Esther, alors âgée de 15 ans, qui aurait été conduite directement à la chambre à gaz sans ce pieux mensonge. À son tour, Esther a sauvé Rivka en la portant sur son dos durant « *la marche de la mort* » entre Auschwitz et Bergen-Belsen en janvier 1945 : les pieds de

**« J'aimerais mourir en sachant les miens en sécurité. Mais ma génération n'a pas assuré la paix »**

Rivka n'étaient plus qu'un tas de chiffons ensanglantés traînant dans la neige... Leah, atteinte du typhus, était restée à Auschwitz et fut la première libérée par les Américains. Les trois sœurs avaient promis à leur père de se retrouver si elles sauvaient leur peau : ce qui fut fait à Budapest.

Arrivée sur la Terre promise en 1947 par un bateau parti de Marseille, Rivka se maria avec Aharon, jeune pionnier sioniste débarqué dix ans plus tôt. Ils ouvriront ensemble une épicerie à Tel-Aviv. De l'expérience des camps, Rivka a tiré une ligne de conduite : « *Toujours rester vigilant, c'est la clef de la survie.* » Une injonc-

tion que la vieille dame trouve valable aujourd'hui encore pour son pays, quand elle entend les menaces du Hamas ou de l'Iranien Ahmadinejad. Grand-mère comblée – « *Mon unique trésor, c'est ma famille* » –, Rivka se dit aussi « *déçue* » : « *J'aurais aimé mourir en sachant tous les miens en sécurité. Ma génération a malheureusement échoué à assurer la paix. J'ai cru en Itzhak Rabin, j'ai espéré la réconciliation. Mais les Arabes ne la veulent pas vraiment* », affirme-t-elle.

La vieille dame reste submergée d'émotion devant une photo : celle de sa petite-fille Merav, qui, comme tous les lycéens d'Israël, est allée à 17 ans en pèlerinage à Auschwitz. On voit l'adolescente brandir le drapeau de son pays devant le baraquement 13A, celui où sa grand-mère crevait de faim et de froid soixante ans plus tôt. « *Ce pays est un rêve devenu réalité, même avec des nuages.* » Aïeule soucieuse, Rivka a été une mère poule qui resserrait les liens en invitant chaque été à Tel-Aviv les familles de ses sœurs dispersées à Londres ou ailleurs. Tous les cousins gardent le souvenir des jeux au bord des vagues... La bulle de bonheur.

*On quitte Tel-Aviv, ses gratte-ciel, ses joggeurs qui courent sur la plage du matin au soir. L'autoroute file en*

*une petite heure à Jérusalem. Partout, le long du trajet, des chantiers hérissés de grues, de gigantesques ponts en construction qui enjambent des vallées et jettent des raccourcis jusqu'à la Ville sainte. En quelques années, les cubes blancs des lotissements se sont multipliés, s'accrochant aux collines à l'approche de la ville. Ici, les kippas sont plus nombreuses et les chapeaux noirs-papillotes des ultraorthodoxes voisinent avec les cravates-attachés-cases.*

### 2. Jérusalem, au sud de la Vieille Ville, rue Emek Refaim

Les maisons basses de l'ancien quartier colonial abritent de petits restaurants qui fourmillent de cadres à l'heure du déjeuner. C'est là que nous retrouvons Amotz, 50 ans, rédacteur en chef au *Jerusalem Post*, le grand quotidien conservateur. Il se montre admiratif devant le travail de sa cousine Vardi, qui a « *hérité les facilités d'expression de sa mère* ». Car, chez lui, le silence a régné en maître. Le père, l'un des responsables de l'Agence juive, était un intellectuel ombrageux, qui n'a pas autorisé sa femme Esther (la plus jeune des sœurs Grünwald) à écrire sur Auschwitz. « *Les portraits de Vardi sont révélateurs des murs qui existent entre nous en Israël, entre les ultra-laïcs et les ultraorthodoxes, les gens avec ou sans kippa, la gauche du Meretz ou la droite dure. Ces clivages m'attristent. J'aimerais que les gens du centre, comme moi, soient plus nom-*

*breux.* » Chaque veille de week-end dans le *Jerusalem Post*, on peut lire la chronique d'Amotz, *Middle Israël* (« l'Israël du milieu »), où il offre des arguments aux modérés. Amotz n'est pas peu fier d'avoir fait évoluer son journal de la droite – refus des accords d'Oslo – vers le centre droit : le quotidien a soutenu le retrait israélien de Gaza. « *Je crois au compromis. Je suis préparé à négocier la terre contre une paix durable. Même si je ne pense pas que ma génération sera le témoin du changement.* » Amotz veut rester lucide, et rappelle qu'ici même, en 2002, dans cette rue de Jérusalem, a eu lieu l'une des plus importantes attaques suicides palestiniennes :

**« En 1948, à la guerre d'indépendance, Israël n'aurait pas dû garder les Arabes » Yaki**

sept morts. « *J'espère, à long terme, une évolution du Hamas. Si je n'imaginais pas le changement, je ne serais pas journaliste...* » Dans un avenir lointain, Jérusalem pourrait ainsi devenir une « *zone internationale pour les trois grandes religions* ».

Ayant reçu une éducation traditionnelle, Amotz est resté pratiquant, comme ses frères et sœurs. Mais il n'est pas aussi rigoriste qu'eux. S'il mange casher – pas de porc ni de mélange lait/viande –, il se permet quand même le restaurant. S'il respecte le repos du shabbat, il regarde la télé et n'hésite pas à utiliser téléphone et électricité. À la différence de son frère Yaki.

### Vardi Kahana

Elle appartient à la gauche intellectuelle, travaille pour la presse, réalise des portraits des têtes connues en Israël. Très attachée à sa famille et à son pays, Vardi a superposé les deux dans *Une famille*, travail qui lui a permis de rencontrer tous les descendants de la tribu de sa mère rescapée des camps et de son père, pionnier du sionisme : des personnes si différentes. « *Pendant une manifestation, je pourrais me retrouver dans le camp opposé à celui de mes cousins colons. Ce qui ne m'empêche pas de respecter chacun.* » Cette famille incarne la diversité du pays, et c'est à travers elle que *La Vie* a choisi de célébrer l'anniversaire d'Israël. ●

EXPOSITION À BERLIN ACTUELLEMENT (APRÈS NEW YORK ET AVANT BRUXELLES) WWW.VARDIKAHANA.COM

*Pour rencontrer ce dernier, il faut emprunter en territoire palestinien la route ultrasurveillée qui mène aux colonies du Sud. Au milieu des collines pierreuses hérissées de miradors, où paisent des moutons gardés par de jeunes Bédouins, surgit un périmètre de vergers et de vignes entouré de barbelés.*

### 3. Cisjordanie, au sud d'Hébron, colonie de Susya

Ici, personne ne touche aux interrupteurs, à la hi-fi ou aux voitures en fin de semaine. Durant le repos du shabbat, la vie s'arrête, tout est prière. Yaki, 52 ans, frère d'Amotz, est le plus orthodoxe de la famille. Kippa et barbe de patriarche, il a été l'un des fondateurs de cette colonie implantée près d'Hébron il y a vingt-cinq ans. Avec son épouse Tzofit – cheveux enturbannés et jupe longue, comme toutes les femmes de colons –, il habite une maison spartiate où il élève ses neuf enfants à la dure, sous l'œil omniprésent de Dieu. Yaki s'est d'abord lancé dans la culture des fleurs, avant de devenir enseignant à la Yeshiva, l'école biblique. La justification de sa présence ici repose sur les textes sacrés qu'il suit à la lettre : « *Dans la Bible, Israël s'étend du Sinai à Bagdad (sic). Sur cette terre, nul autre que le peuple élu ne saurait demeurer. À la sortie d'Égypte, quand il a conquis notre territoire, Josué n'a pas éliminé tous ses ennemis. Et la Bible dit clairement que ce fut une erreur. En 1948, à la*



L'arrivée de Rivka, mère de la photographe, à Auschwitz en 1944. Cette photo a été récupérée par une survivante (aujourd'hui citoyenne américaine) dans les archives des SS à l'heure de la libération du camp. Au côté de Rivka, son jeune frère et sa jeune sœur qui ont été directement envoyés à la chambre à gaz.

► guerre d'indépendance, Israël n'aurait pas dû garder des Arabes en son sein : autant de vers dans le fruit. » Les Palestiniens, Yaki ne les considère que comme des parasites « à nettoyer », un mot qui revient souvent dans sa bouche. Il leur conseille d'aller se réfugier en Jordanie ou en Arabie saoudite... Si certains juifs ultraorthodoxes refusent d'envoyer leurs enfants à l'armée, lui tient au contraire un discours très va-t-en-guerre : « Tous mes fils ont fait et feront leur service militaire. Ici, nous sommes au front. » Plein de mépris pour la « faiblesse » des politiques, Yaki considère le processus de paix « comme un cauchemar ». Et, hanté par le sort des colons obligés d'évacuer Gaza, il ne néglige pas l'éventualité de prendre les armes. « Les jeunes orthodoxes sont très bien implantés dans Tsahal, ça rassure. » Selon Yaki, la moitié des officiers d'élite auraient aujourd'hui des convictions religieuses proches des siennes.

Retour à Jérusalem, à ses quartiers périphériques, où les constructions essaient vers le nord-est. La « banlieue » de Pisgat Zeev grignote irrévérablement le territoire palestinien. Après le checkpoint de Hizme – point de contrôle de l'armée à la frontière de la Cisjordanie, la route des colons longe le mur de séparation, passe au

large des villages arabes nichés dans les vallées, avant de filer entre les collines vers le nid d'aigle de Psagot.

#### 4. Cisjordanie, colonie de Psagot

Des lacets grimpent à l'assaut de « l'implantation » ceinte de barbelés. Chicane, barrière, poste de garde. Des baraquements de l'armée, sur la droite. Nous y sommes : la synagogue en plein centre, flanquée d'une tour de télécommunications : « Nos grandes oreilles pour écouter l'ennemi... », sourit Asher, 32 ans, kippa sur la tête. Là, à nos pieds, s'étale à perte de vue la ville de Ramallah et son entassement d'immeubles blancs. On a l'image, incroyablement proche de la cité palestinienne et aussi le son : la prière des muezzins se fait soudain entendre. « Excusez la pollution sonore », grimace Asher... Il explique vivre dans la colonie d'abord « par commodité » : Psagot est à 20 minutes en voiture de Jérusalem, où il travaille comme informaticien : « Pour un appartement de quatre pièces en ville, on a ici une maison ouverte sur un petit jardin », ce qu'Asher et son épouse apprécient, avec leur bébé.

Bien sûr, le couple affiche aussi son patriotisme, la « qualité de vie » étant assez particulière dans cet envi-

ronnement surmilitarisé... Petit-fils d'une des sœurs Grünwald (Leah), Asher vient d'une famille « religieuse » de dix enfants. Il s'est retrouvé aîné de la fratrie, après la mort de son frère Yaïr au Sud-Liban, en 1995 : « Grand patriote, Yaïr voulait aller au feu. Mes autres frères aussi sont tous montés en première ligne. » L'un comme pilote, d'autres dans l'unité d'infanterie Golani – les durs de durs – et l'un a été blessé. « C'est le prix à payer pour vivre en Terre sainte », résume Asher, qui a fait son service militaire dans un service informatique, mais vit aujourd'hui aux avant-postes. « Nous sommes continuellement en guerre car nos voisins arabes sont des sauvages. » Asher assume son racisme : « Nous sommes trop différents pour coexister. L'objectif est de garder les Palestiniens sous contrôle. Leur rendre la terre ne servirait qu'à leur offrir de nouvelles bases pour nous attaquer. »

On est content de rebrousser chemin, en direction du nord. Traversée de Haïfa, la ville qui compte une importante population arabe. Dans les stations-service, des hommes à kippa ou à calot musulman font le plein. Au comptoir d'un Mc Donald's, de jeunes Arabes sur leur trente et un fêtent leur permis de conduire.

#### 5. Frontière du Sud-Liban, kibboutz Cabri

Depuis la terrasse de la maison de Yaël et Elder, la vue est stupéfiante : elle s'étend de la Méditerranée aux montagnes qui marquent la frontière avec le Liban. Au premier abord, le kibboutz ressemble à une station de vacances, avec ses aires de jeu et sa piscine, son épicerie et son poste à essence, ses écoles et sa résidence pour personnes âgées. Yaël, 38 ans, ouverte et rieuse, est la petite-fille du pionnier sioniste Moshe Kahana (l'oncle de notre photographe) qui fut fondateur de kibboutz en plantant des milliers d'arbres. Mais l'une des filles du patriarche, Ella, supporta mal les dures règles de la vie communautaire, refusant de confier 24 heures sur 24 à la crèche collective son bébé nouveau-né, Yaël en l'occurrence. Ella quitta donc le kibboutz, acte d'une folle insolence dans les années 1970, et éleva ses enfants au-dehors.

Pourtant, quand Yaël tomba amoureuse d'Eldar – héritier quant à lui d'une lignée de kibboutzniks purs et durs –, ils partagèrent leur désenchantement face au chacun pour soi de la vie en ville... Et décidèrent de retourner au kibboutz, « dans une nouvelle grande famille, mais plus évoluée cette fois ». Car les quelque 250 structures collectivistes israéliennes ont été condamnées à changer pour pouvoir durer, c'est-à-dire à accepter une bonne dose d'individualisme. Eldar et Yaël possèdent leur voiture (en entier), leur maison (à moitié) et envoient leurs enfants dans les écoles de leur choix. Eldar, ingénieur pour une société internationale, et Yaël, prof de musique, versent leur salaire au kibboutz qui redistribue les revenus à ses 300 membres – mais proportionnellement désormais à l'apport de chacun. « Cabri est maintenant géré comme une véritable entreprise », explique Eldar. Le kibboutz ne prospère d'ailleurs plus seulement grâce à ses plantations d'avocats et de bananiers mais compte aussi deux usines (métallurgie et plastique), un restaurant renommé et des chalets loués aux touristes.

« Nous aimons surtout vivre ici pour l'esprit solidaire et le sens de la fraternité que nous voulons transmettre à



nos trois enfants », déclare Yaël. Ils partagent plusieurs fois par semaine les repas au réfectoire du kibboutz, aiment y célébrer les grandes fêtes juives, Hanouka ou Pessah, et se réjouissent que les plus faibles et les

#### « Nous ne pouvons rester éternellement en guerre avec ces gens » Merav

plus vieux ne soient jamais laissés de côté. Yaël et Eldar défendent leurs idéaux de gauche et gardent l'espoir d'une cohabitation pacifique avec un État palestinien. Même si Eldar n'y croit pas pour demain : il nous conduit vers le cratère – colmaté – du dernier missile Katioucha envoyé depuis le Sud-Liban à l'été 2006 : au beau milieu du kibboutz...

Retour vers Tel-Aviv pour une dernière étape dans la banlieue chic – avec ses centres commerciaux rutilants, ses allées de palmiers, ses 4 X 4 et grosses cylindres.

#### 6. Tel-Aviv, club Crazy Roller d'Herzliya

À quelques centaines de mètres de la plage, sur fond de musique rock et d'acrobaties de skaters, bienvenue au club le plus branché en ce jour de shabbat. Merav arrive sur ses rollers, lunettes de soleil miroirs, et peau hâlée dans son débardeur immaculé.

Elle travaille ici comme animatrice sportive, avant de rejoindre l'université à la rentrée prochaine. À 22 ans, elle revient de l'échappée exotique – Népal, Thaïlande, Australie – que tout jeune Israélien de bonne famille entreprend à la fin du service militaire obligatoire de trois ans. Service qu'elle a fait sans état d'âme, en « devoir incontournable ». Merav a profité de sa bonne connaissance de l'arabe, étudié au lycée, pour rejoindre les renseignements israéliens durant son temps d'armée. Et, à la fin, elle compte bien se spécialiser en histoire du Moyen-Orient. « J'ai une curiosité culturelle pour notre région si complexe », explique-t-elle. Même si c'est aussi par intérêt bien compris qu'elle étudie la langue de l'Autre, elle cite l'adage juif : « Gardez proches vos ennemis autant que vos amis »... La leçon de vigilance de sa grand-mère Rivka a porté ses fruits.

Mais l'autre enseignement que retient Merav, avec en mémoire la photo prise devant le baraquement d'Auschwitz, c'est que « la vie est plus forte que la haine ». Y compris dans la perspective d'une paix israélo-arabe : « Nous ne faisons pas assez d'efforts pour trouver une solution. Nous ne pouvons rester éternellement en guerre avec des gens qui ont aussi des choses en commun avec nous. » Merav a toujours vu sa mère faire du bénévolat dans les hôpitaux de Tel-Aviv, venant en aide aux mères palestiniennes dont les enfants malades restent loin de chez eux pendant des mois. La jeune femme partage les convictions de gauche de ses parents, qui refusent par exemple de se rendre aux mariages des cousins, si les festivités ont lieu dans les colonies israéliennes : « L'occupation des Territoires est moralement insupportable pour nous. »

De la laïcité pure et dure de son père avocat, Merav s'est en revanche éloignée pour devenir « religieuse, mais dans un esprit moderne ». En symbiose avec le « boyfriend » qu'elle fréquente depuis un an, elle s'est mise à manger casher, à respecter le jeûne de Kippour, sans pour autant sacrifier les rollers ou les balades en voiture le jour du shabbat. Et elle assure qu'elle éduquera ses enfants dans le même esprit. ●